

## Études littéraires africaines

PETERSON (Derek R.), HUNTER (Emma), NEWELL (Stephanie), eds., *African Print Cultures : Newspapers and Their Publics in the Twentieth Century*. Ann Harbor : University of Michigan Press, coll. African Perspectives, 2016, x-447 p. – ISBN 978-0-472-05317-9



Xavier Garnier

Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2022). Compte rendu de [PETERSON (Derek R.), HUNTER (Emma), NEWELL (Stephanie), eds., *African Print Cultures : Newspapers and Their Publics in the Twentieth Century*. Ann Harbor : University of Michigan Press, coll. African Perspectives, 2016, x-447 p. – ISBN 978-0-472-05317-9]. *Études littéraires africaines*, (53), 219–221. <https://doi.org/10.7202/1091449ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les années qui furent le creuset des quatre premiers romans (1954-1966) sont ainsi assez mal appréciées, alors que, dans *There Was a Country*, Achebe prend la peine de révéler de nouveaux documents (p. 50) établissant que l'Angleterre mit effectivement le Nigéria sur la voie d'une indépendance conservatrice. L'échec des progressistes à inverser cette tendance se lit dans la faillite des héros des quatre romans liés à cette époque. Il s'exprime en outre par un recours à la dualité *igbo* entre valeurs célestes et valeurs terrestres : le héros n'entraîne pas les siens dans son combat, faute d'une assise dans ces dernières. Or Ogbaa ne définit jamais cette dualité et n'analyse pas son rôle dans l'œuvre d'Achebe. De même, dans ce travail considérable et foisonnant de détails intéressants, nous ne trouvons malheureusement rien sur Nkrumah et Nyéréré, qu'Achebe admirait, ni sur Fanon auquel il fit référence pour lire la dualité *igbo* comme une forme de la zone culturelle et subversive d'occulte déséquilibre invoquée dans *Les Damnés de la terre* (voir l'interview d'Achebe par Lindfors, *Africa Report*, 1970) et rien enfin sur *Okike*, la revue d'Achebe à l'université de Nsukka, ouverte à la critique et à la créativité artistique ainsi qu'au dialogue des arts et des continents, notamment l'Amérique latine et l'Afrique. *The Life and Times of Chinua Achebe* est donc une étape incontournable mais en aucune façon finale pour la compréhension des relations entre la vie et l'œuvre de l'écrivain.

Michel NAUMANN

**PETERSON (Derek R.), HUNTER (Emma), NEWELL (Stephanie), eds., *African Print Cultures : Newspapers and Their Publics in the Twentieth Century*. Ann Harbor : University of Michigan Press, coll. *African Perspectives*, 2016, x-447 p. – ISBN 978-0-472-05317-9.**

Cet ouvrage magistral est le fruit d'un travail collectif de longue haleine sur l'histoire de la presse en Afrique, commencé dès 2007 par David Pratten, Karin Barber et Stephanie Newell à propos de l'Afrique de l'Ouest, élargi à l'Afrique de l'Est en 2011 avec le renfort de Kelly Askew et Derek Peterson, et finalement étendu à l'Afrique australe à l'occasion d'un congrès à l'Université de Birmingham en juillet 2013. Deux hypothèses apparemment divergentes mettent en tension tous les articles rassemblés dans ce livre : les journaux sont nés à l'époque coloniale d'une intense circulation de textes à échelle transcontinentale ; pour autant l'étude de leur évolution et de leur impact doit se faire par une approche située, très attentive aux configurations locales. Précisons d'emblée que seules sont couvertes les aires anglophones du continent africain, ce qui explique la place importante accordée à la presse en langues africaines, compte tenu de l'importante différence entre les colonisations anglaise et française en termes de politique linguistique. Comme le signale Stephanie Newell dans la postface, les exemples étudiés de journaux en langues africaines échappent au

cadre interprétatif dominant des études postcoloniales, selon lequel les acteurs locaux devraient affirmer leur subjectivité en fonction du regard global ou hégémonique (néo)colonial. La contribution de Karin Barber sur l'efflorescence d'innovations textuelles dans les journaux en langue *yoruba* dans les années 1920, comme celle de Kelly Askew sur la poésie quotidienne (*Everyday Poetry*) swahilie dans la presse tanzanienne au cours du siècle, témoignent de cette capacité des langues à infléchir des dualités structurantes sans cesse mises en discussion dans la presse coloniale comme tradition / modernité, oralité / écriture ou fait / fiction.

Dans un chapitre passionnant consacré au rôle d'animateur et de modérateur d'un vendeur de journaux (Kemode, alias « Koffi Annan ») dans un parlement populaire (*kamukunji*) qui s'est tenu, au moment des élections présidentielles kényanes controversées de 2007-2008, dans un carrefour central de la ville d'Eldoret, Duncan Omanga utilise l'expression « d'écologie de la presse » (« *Newspaper Ecology* ») pour rendre compte de la façon dont la presse vit à la fois en fonction de ses publics (collectivités spirituelles nées de la lecture commune de tel ou tel texte ou journal) et dans des assemblées physiques (« *audiences* »). D. Omanga montre que, s'il existe une défiance préalable du public d'Eldoret vis-à-vis des institutions centrales de Nairobi (qui ont annoncé la victoire de Mwai Kibaki sur le candidat *luo* Raila Odinga), cette position homogène est remise en jeu au cours des assemblées, où sont débattus les grands titres des journaux du jour et le contenu des articles.

L'analyse d'une tension permanente entre les interactions avec des lecteurs individuels, qui interviennent directement dans les journaux et auxquels on ne cesse de s'adresser nommément, et le travail de configuration d'un public abstrait, ferment d'une communauté régionale, nationale ou transnationale, est au cœur de très nombreux chapitres de l'ouvrage. Les ouvrages de Benedict Anderson sur les « communautés imaginées » (*Imagined Communities*) et de Karin Barber (*The Anthropology of Texts, Persons and Publics*) sont régulièrement sollicités par les contributeurs pour montrer la porosité entre les corps sociaux, physiquement et géographiquement situés, et les circulations transnationales de textes et d'idées. Dans un chapitre intitulé « Du cadavre au corpus » (« *From Corpse to Corpus* »), Stephanie Newell montre ainsi que les rubriques nécrologiques de la presse sierra-léonaise et ghanéenne de l'époque coloniale sont d'importants vecteurs du genre biographique, faisant de la mort physique une opportunité pour engager un processus d'*entextualisation* et de production créative. D'une façon plus générale, la présence des corps semble un élément incontournable dans l'analyse de la culture de presse africaine. Les créateurs et animateurs de journaux comme le panafricaniste trinitadien George Padmore (présenté par Leslie James), les Nigériens de Lagos Isaac B. Thomas (présenté par Rebecca Jones) et Herbert Macaulay (Wale Adebani), les Tanzaniens Faraji Katalambulla (Uta Reuster-Jahn) ou Thomas Marealle (Emma Hunter) et le Sud-Africain Magma Fuze

(Hlonipha Mokoena) sont d'incroyables figures conjointes d'intellectuels, de *businessmen*, d'artisans typographes, de stratèges politiques, de confesseurs et de confidents de leurs lecteurs, d'activistes des langues et d'écrivains. Ils agissent souvent à distance des lieux centraux du pouvoir, depuis Abeokuta dans les années 1930 pour décentrer le public *yoruba* de l'alignement colonial (Oluwatoyin Babatunde Oduntan) ou depuis Moshi pour créer un sentiment d'appartenance *chagga* (Emma Hunter), et ce décentrement se révèle propice à de forts tirages dans des contextes de défiance vis-à-vis de la parole officielle.

Cet ouvrage très documenté, dont chaque article est doté de riches bibliographies, nous plonge dans l'inextricable entrelacs des textes et des motivations qui président au déploiement ici et là de journaux dont la durée de vie (qu'elle soit longue ou brève) et la diffusion (de large ou d'étroite extension) sont toujours accompagnées de passionnantes dynamiques à la fois sociopolitiques et littéraires.

Xavier GARNIER

**PRICE-MARS (Jean), *Ainsi parla l'oncle*. Montréal (Qc) : Mémoire d'ancier, coll. Essai, 2020, 287 p. – ISBN 978-2-987-12706-0.**

Dans cet essai de 1927, rassemblant une série de conférences, Jean Price-Mars s'interroge sur la condition noire tout en explorant les traditions, les légendes et l'héritage africains qui fondent les cultures noires en général, et la culture haïtienne en particulier. Le but de cette œuvre, selon l'auteur, est de problématiser la valeur du folklore haïtien du point de vue littéraire et scientifique. Partant de la définition du terme « folklore » par d'éminents savants tels Paul-Yves Sébillot, William J. Thoms ou encore le comte de Puymaigre, J. Price-Mars en vient à penser que le folklore haïtien est le fruit de plusieurs traditions, certaines plus anciennes que d'autres, qui se sont « à très peu près » greffées ou superposées et qui sont au fondement de la société et de la culture insulaires. Ainsi, on y trouve des légendes, des contes, des chansons, des devinettes, des coutumes, des sentences, des paroles rituelles, autrement dit des traditions orales qui sont aussi bien « des créations spontanées » que l'« adaptation de légendes » provenant de diverses origines européennes (celtes, gasconnes...), et des « survivances lointaines de la terre d'Afrique » (p. 13). L'ouvrage souligne donc que la société haïtienne est une société métissée, dont même la langue locale, le créole, est issue d'une rencontre, puisqu'elle a résulté du désir qu'avaient les maîtres européens et les esclaves autochtones de « se communiquer leur pensée » (p. 23). Quant aux croyances populaires haïtiennes, même si elles sont nées, comme chez tous les peuples, de la peur de l'inconnu, elles sont venues de l'Afrique. En effet, le vaudou, qui reste la religion centrale dans le pays, a ses origines dans le continent noir, puisqu'il est arrivé avec les anciens esclaves. Mais surtout, l'Afrique est,